QUELQUES CONSIDÉRATIONS

N° 71.

SUR

L'HOMŒOPATHIE.

Tribut académique

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE JUILLET 1835;

PAR

Henry de Bonneval,

De Bordeaux (GIRONDE);

Pour obtenir le grade de Docteur en médecine.

C'est une chose extraordinaire, s'écrie-t-on, pour être croyable ; on oublie que l'extraordinaire n'est souvent que l'inconnu.

Anonyme.

A MONTPELLIER,

Chez Mme Veuve RICARD, née GRAND, Imprimeur, place d'Encivade, n° 3.

1835.

Au respectable vieillard d'Anhalt-Coeüthen,

à Samuel Hahnemann,

Comme l'expression de ma reconnaissance pour les soins qu'il m'a prodigués, et de mon admiration pour son génie.

L'AUTEUR.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. DUBRUEIL, *Doyen.*
BROUSSONNET, *Examin.*
LORDAT, Président.
DELILE, *Examinateur.*
LALLEMAND.
CAIZERGUES, *Suppléant.*
DUPORTAL.
DUGÈS.

MM. DELMAS.
GOLFIN.
RIBES.
RECH.
SERRE.
BÉRARD.
RENÉ, *Examinateur.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KUHNHOLTZ, *Suppl.*
BERTIN.
BROUSSONNET.
DUPAU.
TOUCHY.
DELMAS.
VAILHÉ.
FUSTER.

MM. BOURQUENOD.
FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ, *Examin.*
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR, *Examinat.*

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'HOMOEOPATHIE.

Similia similibus curantur. Les maladies sont guéries d'une manière prompte, sûre et durable par les médicamens ayant vertu de produire sur l'homme sain un groupe de symptômes analogues.

Pour connaître la vertu médicinale d'une substance, elle doit avoir été essayée sur l'homme sain.

Les doses des médicamens doivent être minimes comparativement à celles données habituellement.

Voilà toute la nouvelle doctrine nommée homœopathie. Essayons de développer ces trois propositions; mais qu'avant d'entrer en matière il me soit permis de faire remarquer mon insuffisance pour défendre une doctrine qui ne compte en France, dans les sommités de la science, que

peu d'adhérens. Je présume trop de mes forces en me hasardant à soutenir une théorie qui semble paradoxale au premier abord; mais j'espère que les hommes éclairés auxquels j'ose la soumettre, me sauront gré de mes efforts, et que leur bienveillance me sera acquise. À défaut de talens, j'ai à leur offrir une profonde conviction.

Similia similibus curantur : tel est l'axiome de l'homœopathie. Cette loi avait été pressentie, entrevue à différentes époques de l'art; elle n'a été constatée, précisée, formulée que par Hahnemann. Quelques exemples vont le prouver.

La suette anglaise, qui se montra pour la première fois en 1485, et qui, plus meurtrière que la peste elle-même, enlevait d'abord, au témoignage de Willis, 99 malades sur 100, ne put être domptée que lorsqu'on apprit à donner des sudorifiques aux malades. Depuis cette époque, il y eut peu de malades qui en moururent, dit Sennert.

Percival, Stahl et Quarin ont observé que l'usage du quinquina occasionait des pesanteurs d'estomac, l'amertume de la bouche; Morton qu'il occasionait une grande faiblesse, la tension du bas-ventre. Eh bien! c'est précisément lorsque ces incommodités et ces états morbides se trouvent réunis dans les fièvres intermittentes, que Torti, Cleghorn recommandent de n'avoir recours qu'au seul quinquina.

Rave et Wedelling ont arrêté des métrorrhagies inquiétantes avec le secours de la sabine, qui, chacun le sait, détermine des hémorragies utérines et par suite l'avortement chez les femmes bien portantes. On sait que la rétention d'urine est un des accidens les plus ordinaires et les plus pénibles que produisent les cantharides. Les cantharides, administrées à l'intérieur avec précaution, doivent par conséquent être un remède homœopathique très-salutaire dans les cas analogues de dysurie douloureuse. Or, c'est ce qu'elles font effectivement. Young, Smith, Sydenham ont guéri avec des cantharides des ischuries douloureuses.

Un moissonneur, quelque peu habitué qu'il soit aux liqueurs fortes, ne boit cependant jamais d'eau froide quand l'ardeur du soleil et la fatigue du travail l'ont mis dans un état de fièvre chaude : le danger d'agir ainsi lui est bien connu; il prend un peu de liqueur échauffante, il avale une petite gorgée d'eau-de-vie ; l'expérience, source de toute vérité, l'a convaincu des avantages et de l'efficacité de ce procédé homœopathique.

Un homme de 40 ans était réduit au dernier degré de consomption par une diarrhée fort ancienne. Le malade écouta les propositions d'un empirique qui lui fit prendre une poudre drastique dont il cachait la composition. Une superpurgation en fut la suite ; le malade fut près de mourir ; mais son dévoiement céda par cette crise,

et bientôt sa santé se rétablit franchement et entièrement. (*Epitome l. V, de profluviis, diarrhœa.*) A cette occasion, Frank se demande si les drastiques seraient capables de guérir la diarrhée.

Après d'autres faits de cette nature, S[te]-Marie, de Lyon, ajoute : « il est impossible que ces faits » ne soient que d'heureux hasards ; ils se rattachent indubitablement à quelque grande loi thé» rapeutique qu'il resterait à déterminer. Car il » est certain que nous guérissons quelquefois en » agissant dans le sens même de la nature, en » complétant par nos moyens l'effort salutaire » qu'elle a entrepris et qu'elle n'a pas la force d'a» chever. » (Formulaire médical et pharmaceutique, par Étienne S[te]-Marie ; préface, p. 80.)

Comment est-il possible que la vaccine garantisse de la petite vérole, si ce n'est homœopathiquement. Car ces deux maladies ont cela de commun qu'elles ne peuvent se manifester qu'une seule fois dans la vie ; qu'elles laissent des cicatrices également indestructibles ; qu'elles déterminent toutes deux la tuméfaction des glandes axillaires, une fièvre analogue, une rougeur inflammatoire autour de chaque bouton ; enfin, l'ophthalmie. La vaccine détruirait même la variole qui vient d'éclater, c'est-à-dire guérirait cette affection déjà existante, si la petite vérole ne l'emportait pas sur elle en intensité. Il ne lui manque donc, pour produire cet effet, que l'*ex-*

cès d'énergie qui, d'après la loi naturelle, doit coïncider *avec la ressemblance* homœopathique pour que la guérison puisse s'effectuer. La vaccine, considérée comme moyen homœopathique, ne peut donc avoir d'efficacité que quand on l'emploie avant l'apparition dans le corps de la petite vérole, parce qu'alors seulement elle est plus forte qu'elle. De cette manière elle provoque une maladie fort analogue à la variole, par conséquent homœopathique, après le cours de laquelle le corps humain qui, ordinairement, ne peut être attaqué qu'une seule fois d'une maladie de ce genre, se trouve à l'abri de toute contagion semblable.

Ouvrons les journaux de médecine, et voyons s'il ne se présentera pas de maladies guéries d'après le principe de l'analogie. On y rapporte que des coliques de plomb ont été guéries par la teinture de noix vomique répandue sur des cataplasmes, et que la constipation a aussitôt disparu. Dans plusieurs cas d'amaurose commençante et de violente céphalalgie, la belladone a eu le plus heureux résultat. Dans la laryngite, le sulfure de potasse a été d'un grand secours; dans l'hémoptysie, la toux sèche et par quintes a cédé à la belladone. Les rhumatismes ont cédé à l'aconit, les inflammations chroniques de la vessie à l'introduction du copahu dans cet organe. Ces exemples suffisent; il serait aisé de les multiplier. La matière médicale homœopathique nous mon-

tre ces mêmes symptômes produits par ces médicamens sur les personnes saines; ils agissent donc d'après la loi des semblables, ou comme spécifiques de ces différens symptômes.

Dans la 3me livraison du journal des connaissances médico-chirurgicales, on dit que des condylomes ont été guéris par le thuja occidental. Ici on avoue que la découverte des propriétés thérapeutiques de cet arbuste est due à Hahnemann. Et comment ce médicament guérit-il? par la loi homœopathique. Comment Hahnemann l'a-t-il découvert? par l'essai de cette substance sur l'homme sain.

De tous les médecins anciens, celui qui a le mieux entrevu la loi du *similia similibus*, est *Stahl* qui s'exprime ainsi : « La règle admise, en médecine, de traiter les maladies par des remèdes » contraires ou opposés aux effets qu'elles produisent (*contraria contrariis*), pourrait bien être » fausse. Je suis persuadé, au contraire, que les » maladies cèdent aux agens qui déterminent une » affection semblable (*similia similibus*); les brûlures par l'ardeur d'un foyer dont on approche » la partie; les congélations par l'application de » la neige et de l'eau froide; les inflammations » et les contusions par celle des spiritueux. C'est » ainsi que j'ai réussi à faire disparaître la disposition aux aigreurs par de très-petites doses » d'acide sulfurique, dans des cas où l'on avait

» inutilement administré une multitude de pou-
» dres absorbantes. »

Le principe homœopathique rallie donc beaucoup de faits intéressans dont tous les médecins se sont occupés, et dont ils ont cherché la loi; quelques-uns l'ont entrevue, mais aucun, si ce n'est Hahnemann, ne l'a érigée en principe de thérapeutique. Les applications du principe n'étaient que l'effet du hasard, ou d'aveugles tâtonnemens. Ainsi appliqués, les médicamens devaient provoquer et provoquèrent souvent de violentes secousses dont les malades avaient peine à se remettre. Que de catastrophes souvent provoquées par les vomitifs, les purgatifs dans les vomissemens et les diarrhées? et de combien de maux le mercure, ce spécifique par excellence, n'a-t-il pas été l'origine? Eh bien! ces mêmes spécifiques sont conservés dans la doctrine de Hahnemann, et entre ses mains ils ne produisent pas de résultats défavorables, parce que les doses auxquelles il les administre sont plus fractionnées.

Fourcroy rapporte l'histoire d'un doreur qui
» travaillait toute la journée dans une chambre
» assez vaste, mais basse, où il couchait avec sa
» femme; ayant pris assez peu de précautions
» contre les vapeurs mercurielles, il lui vint à la
» bouche des chancres en très-grande quantité;
» sa femme en fut également atteinte. (Patissier,
» mal. des artis., p. 36.) » Nous ne fesons qu'in-

diquer cette observation, dont les détails circonstanciés ne laissent aucun doute sur la cause de la maladie.

Hahnemann se demanda si on ne pourrait pas considérer comme règle générale ce que les médecins regardaient comme cas exceptionnels. L'observation seule pouvait prononcer, et il assure, avec ses nombreux adeptes, que l'expérience est pour le *vomitus vomitu curatur* d'Hippocrate quand la guérison est sûre, prompte et durable.

On a fait souvent l'objection suivante au principe de l'analogie. Comment concevoir qu'une maladie puisse être guérie par un *modificateur externe* capable de produire, chez l'homme sain, des modifications organiques de même nature que celles qui nous sont révélées par la maladie? Autant vaudrait soutenir qu'il convient de gorger de spiritueux celui que des spiritueux ont jeté dans le coma, inoculer le virus syphilitique à celui qui en est infecté, plonger au milieu d'effluves marécageux le malheureux que dévore une fièvre intermittente! Puis franchissant les limites dans lesquelles Hahnemann s'est renfermé, et comme pour prêter à leur critique l'appui du ridicule, ils s'aident de l'analogie, et demandent, le sourire sur les lèvres, s'il serait convenable de jeter du feu sur un incendie pour l'éteindre? Singulière tactique que celle qui consiste à prêter une erreur à ses adversaires pour se donner le plaisir de

la combattre ! Hahnemann n'a-t-il pas distingué entre l'*identité* et l'*analogie*? Le *similia similibus* ne s'applique qu'à cette dernière.

M. Andral, qui d'abord s'était exprimé avec grande prévention sur l'homœopathie, s'est exprimé depuis en ces termes : « Sans préjuger ici » la question que l'homœopathie a soulevée sur » la propriété qu'auraient les agens curatifs de » déterminer dans l'organisme les maladies qu'en » allopathie on se propose de combattre par eux, » nous croyons que c'est là une vue qu'appuient » quelques faits incontestables, et qui, à cause » des conséquences immenses qui peuvent en résulter, mérite au moins l'attention des observateurs. A supposer, ce qui est probable, que » Hahnemann soit tombé dans l'exagération, si » facile aux théoriciens (1), parmi les faits nombreux qu'il cite à l'appui de ses opinions, il est » certain qu'il en est qui sont parfaitement en » harmonie avec sa pensée. Que l'on répète ces » expériences, il est vraisemblable que l'on verra » surgir quelques autres faits aussi authentiques: » qu'un esprit vigoureux médite ces faits, qu'il » les compare après les avoir explorés sous toutes » leurs faces, qui sait les conséquences qui en » peuvent jaillir ? »

(1) Hahnemann est plutôt praticien que théoricien.

On voit que la spécificité joue un grand rôle en homœopathie. Essayons d'aborder la question de la spécificité des remèdes, et d'entrer dans quelques détails à cet égard.

SUR LES SPÉCIFIQUES.

Qu'entend-on par remèdes spécifiques ? Quel sens les anciens et les modernes ont-ils attaché à ces mots ?

Les anciens donnaient ce nom aux médicamens qui guérissaient sans provoquer d'évacuations critiques, c'est-à-dire en interprétant leurs pensées; à ceux qui, pour ainsi dire, saisissaient corps à corps l'élément morbide et le neutralisaient sur place. Cette acception représente un des points de vue sous lesquels les spécifiques peuvent être envisagés ; mais elle ne rend pas compte de l'idée que l'on doit s'en faire. Bien plus souvent, très-souvent un remède spécifique, appliqué à une maladie, provoque une crise.

Sauvages entendait par spécifique tout médicament ayant une action élective sur un organe déterminé : ainsi les céphaliques, les stomachiques, les pectoraux, etc. : l'idée que l'on doit se faire du mot spécifique n'est nullement précisée par cette définition.

Nysten comprend sous ce titre les remèdes inconnus dans leurs modes d'action. Est-ce une définition des spécifiques ?

Swilgué admet comme spécifiques les remèdes qui s'adressent directement à la cause de la maladie. La cause des maladies nous étant le plus souvent inconnue, comment s'adresser à la cause? pourquoi ne pas dire simplement qu'elle s'adresse à la maladie?

L'acception la plus généralement répandue sous le nom de spécifiques est celle donnée par le dictionnaire des sciences médicales, qui n'admet de spécifiques que les médicamens propres à guérir *sûrement et toujours* une maladie donnée. D'après cela, ce n'est pas faire un grand effort de génie que de conclure à la non existence de spécifiques absolus : comme si la dose du mal, qu'on me passe l'expression, n'était jamais supérieure à la puissance du remède; comme s'il suffisait d'attaquer une maladie avec un remède simple pour être sûr que, dans tous les cas, elle cèdera au remède. La guérison n'est-elle pas une éventualité dépendante d'une foule de circonstances qui n'altèrent en rien la puissance absolue d'un remède? Quant à ceux qui, avec la doctrine physiologique, ne voient dans les maladies que des degrés variés d'irritation, il est tout clair qu'il ne faut pas leur parler de spécifiques, tout agent ne comportant pour eux qu'une propriété débilitante ou stimulante.

M. Chomel définit le *spécifique* un remède doué d'une action spéciale pour suspendre la marche

d'une maladie; mais le remède n'arrête pas seulement la marche d'une maladie, il la guérit.

MM. Delens et Mérat argumentent à la manière du dictionnaire des sciences médicales, et pourtant condamnent les spécifiques comme *absurdes*; mais ils ajoutent que, si nous ne possédons pas de spécifiques véritables, on ne peut nier que quelques médicamens n'agissent *plus spécialement* que d'autres sur telle ou telle maladie : n'est-ce pas dire que certains remèdes guérissent certaines maladies comme spécifiques, tout en ayant l'air de vouloir le nier?

L'homœopathie définit le remède spécifique celui qui, par ses rapports avec la maladie, la guérit à lui seul, avec ou sans crise, d'une manière *prompte, sûre* et *durable.* Par là elle le distingue des autres médicamens qui, mis en usage contre cette même maladie, avec laquelle ils n'ont pas comme lui un rapport intime, ne réagissent pas sur elle de la même manière, c'est-à-dire ne la guérissent pas d'une manière sûre, prompte et durable.

Parmi les innombrables médicamens dont les diverses théories ont plus ou moins accrédité l'emploi, il s'en trouve quelques-uns qui, malgré les bouleversemens auxquels la médecine a été exposée pendant la durée des siècles, ont toujours joui d'une égale faveur, et n'ont pas trompé l'attente de ceux qui les ont convenablement employés. Cela ne peut tenir qu'à la relation intime

qui existe entre le mal et le moyen mis en usage pour le guérir; et ce rapport entre l'un et l'autre ne peut reposer que sur la réciprocité de leurs qualités les plus essentielles, ou la spécificité. Ne pourrait-on pas trouver un spécifique à toutes les maladies?

On voit, en effet, quelques médicamens appelés à juste titre spécifiques et mériter ce nom, d'autres être considérés comme tels, et tromper la confiance de celui qui les applique. C'est le nom donné à tort à ces derniers, qui a fait que quelques bons esprits ont rejeté tous les médicamens spécifiques, rejetant à la fois le vrai et le faux.

Le mercure dans la syphilis, le soufre dans la gale, la vaccine dans la variole, nous fournissent des exemples de la première classe de spécifiques; quant à la seconde, nous y rencontrons, entr'autres, l'arsenic contre les fièvres intermittentes, le cuivre contre la chorée, la belladone contre la rage.

Ne voyons-nous pas, dans les ouvrages de thérapeutique, les praticiens nous dire que le quinquina ne fait pas toujours disparaître la fièvre intermittente; que souvent une infusion de camomille le remplace avantageusement? N'en voyons-nous pas d'autres nous dire que là où le quinquina et la camomille ont été sans effet, deux vomitifs ont guéri une fièvre intermittente? d'autres encore nous dire que le quinquina, la camomille,

les vomitifs, n'ont pu anéantir la fièvre intermittente ; mais que la noix vomique, le calomélas, l'arsenic, la fève S[t]-Ignace leur ont été d'un puissant secours. Que conclure de ces observations, sinon qu'un seul moyen ne peut servir à combattre tous les genres différens de fièvres intermittentes; que chacun des remèdes ci-dessus mentionnés doivent être spécifiques à une maladie *individualisée.*

Le fait que certaines substances sont des remèdes toujours spécifiques, tandis que d'autres ne le sont que dans des occasions rares, dépend sans doute d'une circonstance dont la découverte promet de répandre une vive lumière sur la question. Mais la cause ne peut pas résider uniquement dans les moyens; mais elle doit être encore dans la nature des maladies, et il doit y avoir une loi en vertu de laquelle arrive ce que nous offre l'observation.

En examinant les maladies avec attention, on reconnaît que quelques-unes d'entr'elles ont un caractère fixe, c'est-à-dire que, sous le rapport de leurs particularités les plus délicates et les plus essentielles, elles restent semblables à elles-mêmes dans tous les temps et dans toutes les circonstances. D'autres, au contraire, quelque semblables qu'au premier abord elles paraissent demeurer à elles-mêmes, n'ont point cette propriété; c'est-à-dire que les divers cas morbides auxquels la

nosologie impose un nom commun en raison de leur identité purement apparente , ne sont pas en réalité parfaitement semblables les uns aux autres, ou identiques? La première catégorie comprend la syphilis , la gale , la variole et quelques autres; à la seconde appartiennent toutes les autres maladies.

C'est cette différence essentielle entre les maladies, celles à caractère fixe et celles à caractère variable , qui fait qu'il ne peut y avoir de spécifiques toujours efficaces que contre les premières , tandis qu'il ne peut en exister que peu ou point contre les autres envisagées d'après leurs caractères nosologiques.

En effet, il est contraire à la nature de désigner sous un même nom des séries de cas morbides individuels qui n'ont ensemble que plus ou moins de ressemblance au premier aperçu , mais qui, examinés de plus près, se montrent très-différens à l'égard de leurs particularités les plus délicates et les plus caractéristiques. Voilà pourquoi un grand nombre d'auteurs ont indiqué comme spécifiques de *maladies*, des médicamens qui ne le sont pas, parce que, curatifs dans un cas individuel de *maladie*, ils l'ont appliqué à un nom collectif de *maladies*. Si ces mêmes auteurs nous eussent donné un tableau exact et complet de chaque cas morbide où un médicament avait été curatif, on eût pu en constater la preuve dans

les cas identiques qui se fussent présentés plus tard, et l'on eût bientôt senti le besoin d'individualiser les maladies pour guérir.

Ces considérations nous conduisent à conclure 1° qu'il peut y avoir des spécifiques en général, puisqu'il est démontré qu'on en possède réellement quelques-uns auxquels la nature des maladies dont ils sont les remèdes permet de déployer toujours et en toutes occasions ce caractère. 2° Qu'il en existe beaucoup d'autres qui ne nous apparaissent sous un jour douteux que parce que, sans connaître ni désigner exactement les maladies qu'ils guérissent réellement, on les emploie plutôt contre des noms de maladies que contre les divers cas morbides faussement compris sous une même dénomination, de sorte que, rencontrant rarement et seulement par hasard l'état de choses auquel se rapporte leur spécificité, ils ne peuvent pas remplir les espérances qu'on met en eux sans fondement.

Sydenham avait soupçonné qu'il pouvait y avoir pour chaque maladie un *remède spécifique*; tous les médecins ont regardé comme but suprême de la médecine, d'arriver à cette découverte; car ils reconnaissaient que ce qu'on avait trouvé de salutaire sous ce rapport n'avait été jusqu'alors qu'un effet du hasard et non le résultat de spéculations théoriques, ou le produit calculé d'avance de systèmes avec lesquels, au contraire, ils étaient en contradiction manifeste.

Ces pressentimens de la vérité, joints à une appréciation juste des vertus spéciales de quelques médicamens, firent naître de temps en temps, à la vérité en contradiction directe avec les vues de la thérapeutique générale, des idées d'une relation spécifique entre les médicamens et les maladies curables par eux. C'était un pas fait vers la vérité; elle est aujourd'hui susceptible de recevoir une forme plus scientifique, et nous allons l'envisager sous un point de vue plus élevé. Ce sera le moyen de signaler la seule route qui puisse conduire à la découverte rationnelle des remèdes spécifiques pour chaque cas individuel de maladie.

Ce qui a été développé d'une manière générale va être plus particulièrement développé dans les propositions suivantes :

1° Chaque cas de maladie (à l'exception des maladies revêtues d'un caractère fixe) est un individu à part, dont la spécificité ou individualité se manifeste dans l'ensemble de ses symptômes propres.

2° Chaque médicament change l'état de l'homme bien portant d'une manière qui lui est particulière, et présente ainsi, dans sa réaction sur l'organisme en santé, l'*image* d'une maladie artificielle qui, composée des effets spécifiques de ce médicament, s'offre à nous comme un individu bien distinct.

S'il est possible de guérir des maladies par des

médicamens, il doit y avoir une loi d'après laquelle ces individus, maladie et médicament, se combinent ensemble, de telle sorte que de là résulte l'anéantissement de l'un d'eux, ou plus exactement de tous les deux, car ils se détruisent mutuellement. Cette loi ne peut avoir d'autre fondement que leurs qualités spécifiques, Or, en approfondissant le sujet, on trouve qu'il n'y a que trois manières dont les médicamens puissent attaquer les maladies.

1° Ils n'ont pas la moindre affinité avec l'*individu maladie* auquel on les oppose (rapport allopathique ou hétéropathique).

2° Les phénomènes morbides qu'ils ont l'aptitude spécifique de faire naître chez les personnes bien portantes, sont directement opposés à ceux de l'individu maladie (rapport énanthiopathique).

3° La plus grande ressemblance possible, et par conséquent une affinité intime existe entre la totalité des symptômes qu'une maladie donnée offre à l'observation, et ceux qu'un médicament provoque chez les sujets bien portans (rapport homœopathique).

Tous les rapports des médicamens aux maladies rentrent dans l'une ou l'autre de ces trois catégories, vérité dont la conviction ne peut naître toutefois que d'une connaissance exacte de la spécificité des médicamens et des maladies : c'est l'expérience qui doit nous apprendre dans lequel

de ces trois rapports possibles est la véritable relation curative, c'est-à-dire lequel permet d'anéantir la maladie de la manière la plus facile.

L'observation et le raisonnement s'unissent pour prouver que le rapport allopathique ne saurait être conforme à la nature. On ne conçoit pas qu'en l'absence de toute relation entre les qualités spécifiques d'une substance et celles d'une maladie, la moindre affinité puisse exister entr'elles. Un médicament qui n'a point d'affinité avec la maladie doit nécessairement, sans avoir l'aptitude à la guérir, développer ses propres symptômes morbides et augmenter ainsi le mal, ce qui n'arrive que trop souvent en pareil cas. D'ailleurs, toute maladie devrait alors céder au premier remède venu, quelque étranger qu'il lui fût sous le point de vue de son individualité, ce qui est contraire aux lois de la nature et aux données de l'expérience. Il doit donc y avoir une affinité intime entre le remède et la maladie, pour que la guérison radicale de cette dernière résulte de leur action réciproque. Le rapport énanthiopathique serait-il plus salutaire? Il le semblerait au premier abord; cependant il ne l'est pas réellement, car l'organisme vivant n'est point soumis aux lois du monde chimique pur, n'étant pas sujet, comme les corps inorganiques, à subir des changemens permanens de la part des influences extérieures qui ne lui impriment jamais que des modifications tempo-

raires; des médicamens qui ne peuvent agir sur lui que d'une manière temporaire, ne sauraient lui imprimer l'empreinte durable de leurs effets contraires à son mode actuel de vitalité, et quand leur action sera épuisée au bout d'un laps de temps plus ou moins long, l'organisme ne manquera pas de revenir à son état primitif, aggravé même au lieu d'être amendé. Ajoutons qu'en suivant cette méthode, on n'a jamais égard qu'à des symptômes isolés d'une maladie donnée, et qu'on n'embrasse pas comme il faudrait le faire pour obtenir une guérison complète, la totalité de ces symptômes qui seule peut faire apprécier la valeur de chacun d'eux. On ne fait que *pallier* la maladie; il ne reste plus que le rapport homœopathique : la loi qui veut que deux forces ayant ensemble une grande analogie, se neutralisent mutuellement quand elles viennent à se rencontrer, fait que ce rapport est le plus conforme à la nature pour obtenir la guérison. Pour l'appliquer cette loi, il faut bien connaître les qualités spécifiques, la physionomie des deux objets à mettre en rapport l'un avec l'autre, la maladie et le remède. En effet, tous les médicamens que l'expérience nous apprend être spécifiques agissent en vertu de cette loi; car chacun d'eux est capable de provoquer chez les sujets bien portans une maladie médicinale très-analogue à la maladie naturelle que nous le voyons guérir spécifiquement, et l'on est fondé à dire que

tout médicament peut devenir un remède spécifique contre toute maladie qui lui correspond parfaitement.

Tous les spécifiques connus jusqu'à ce jour le sont en vertu de la loi homœopathique ; de là résulte cette loi qui préside à toute guérison réelle et conforme à la nature, pour guérir d'une manière *rapide*, *certaine* et *durable*, choisir dans chaque cas de maladie un médicament capable de provoquer par lui-même une affection analogue. Connaissant cette loi, nous trouvons sans peine le moyen d'arriver au but soupçonné par les meilleurs médecins de tous les temps ; c'est-à-dire que nous avons des principes posés pour choisir, dans chaque maladie individuelle, le remède qui lui convient à titre de spécifique. Il faut donc connaître *l'individu maladie et l'individu médicament*, et ce dernier ne peut être connu dans ses phénomènes morbides que par l'essai fait sur des personnes bien portantes.

Alors ce qu'on n'avait pu obtenir jusqu'à présent que dans des cas rares, par l'effet d'un pur hasard et en contradiction avec les systèmes reçus, devient une œuvre raisonnée, certaine, conforme aux lois de la nature.

Nous conclurons donc qu'il n'y a de positif en médecine que les médicamens spécifiques adressés à des maladies spécifiques ; et ce qui n'étonnera pas moins, les maladies où il est possible de prévoir

et d'observer quelque constance dans les résultats, sont précisément celles où, selon Hahnemann, on se rapproche sans le savoir du précepte *similia similibus curantur*. Donc l'exception fait la règle : voilà toute la doctrine de Hahnemann.

SUR LES MÉDICAMENS.

Après la connaissance de ce qui est à guérir dans les maladies, il ne saurait y avoir rien de plus nécessaire au praticien que la connaissance des instrumens de la guérison, quels que soient ses principes thérapeutiques. Or, comment découvrir les propriétés véritables des substances médicinales !

Serait-ce par le goût ? Mais le saule, la noix de galle, l'aloès, etc., ont, comme le quinquina, une saveur amère et astringente : toutes ces substances ont-elles pour cela les mêmes vertus thérapeutiques ?

Serait-ce par l'odorat ? Mais le muguet, la camomille, l'angélique, l'arnica, etc., sont toutes aromatiques ; possèdent-elles pour cela les mêmes vertus médicinales ?

Serait-ce à la chimie que nous demanderions les vertus inhérentes à chaque médicament ? Mais la chimie ne peut que nous apprendre que telle plante renferme du gluten, des résines, de la

chaux; que le calomel est composé de chlore et de mercure ; que le sublimé est composé d'une plus grande proportion de chlore et d'une même quantité de mercure ; que l'acide prussique est composé d'azote, de carbone et d'hydrogène; que l'aimant naturel est composé de fer pur. Que nous apprend-elle des vertus thérapeutiques des médicamens ? Rien ; car si la chimie déterminait les vertus médicinales d'un corps naturel d'après ceux des principes médiats ou immédiats que l'analyse y constate, elle serait forcée, quand ses réactifs lui indiquent l'existence de principes semblables, d'admettre aussi l'identité de l'action médicinale ; et elle devrait, par conséquent, déclarer que le chou rouge et la belladone sont tous deux ou des plantes également innocentes, ou des végétaux également vénéneux ; ce qui dénote son incompétence à prononcer sur les propriétés médicinales des corps.

Serait-ce à la thérapeutique, *ab usu in morbis*, que nous pourrions demander les véritables vertus pures et curatives des médicamens ?

D'abord, observons que rarement, presque jamais, on n'a essayé des médicamens simples, isolés ; que presque toujours on a prescrit plusieurs substances administrées à la fois, ou à de courts intervalles ; que, par conséquent, il a été impossible de savoir à laquelle d'entr'elles le résultat devait être attribué. Parvenait-on à guérir ? on ne

savait pas avec certitude auquel des médicamens appartenait l'honneur du succès. Nuisait-on? on ne savait à laquelle des substances appartenait ce fâcheux résultat.

Il n'y aurait, ce semble, que deux moyens pour connaître, par la méthode *ab usu in morbis*, les substances qui peuvent guérir les maladies : la première d'expérimenter chaque substance médicinale dans toutes les maladies, afin de découvrir quelle est celle dans laquelle elle exerce une action véritablement salutaire ; la seconde d'essayer tous les médicamens dans un cas donné de maladie, afin de reconnaître quel serait celui qui guérirait de la manière la plus sûre et la plus complète. Mais ces moyens ne pourraient être utiles que pour les maladies qui se représenteraient toujours les mêmes ; et les mille et une expériences tentées jusqu'à ce jour ont prouvé que ce n'était que contre ces maladies que des spécifiques avaient été trouvés. Dans les autres cas de maladies, celles-ci étant individuelles, un remède a pu réussir une fois et n'avoir pas réussi une seconde, parce que l'individualité maladive n'était pas la même (nous nous sommes étendu sur ce sujet en parlant des spécifiques).

Hahnemann sentit que le moyen employé *ab usu in morbis*, pour reconnaître les vertus pures des médicamens, n'était et ne pouvait être que très-

imparfait; car les effets produits par les remèdes ne pouvaient jamais être observés que combinés avec ceux qui sont produits par un état de maladie, et il était dès lors impossible de distinguer les symptômes qui appartenaient à la maladie, de ceux qui avaient été produits par la substance médicinale seule. La vérité curative n'apparaissait donc jamais d'une manière assez isolée pour être distincte, et son emploi n'était que le résultat d'expériences incomplètes.

Il n'y avait donc jamais eu rien de positif dans l'examen de la vertu curative des substances médicinales et de la nature de leur action. La recherche du rapport entre le mal et le remède n'avait pas été faite de manière à donner un résultat distinct; et c'est cependant ce rapport qui doit servir de base à l'art de guérir, si l'on veut lui donner le plus haut degré de certitude.

Tous les moyens employés parurent donc insuffisans à Hahnemann; il eut l'idée d'essayer les médicamens sur l'homme sain. Là est la source de toutes ses découvertes.

Avant Hahnemann, Haller avait dit : « *Nempè*
» *primùm in corpore sano corpore medela tentenda*
» *est, sine peregrinâ ullâ miscelâ; odoreque et sa-*
» *pore ejus exploratis exigua illius dosis ingerenda*
» *et ad omnes, quæ indè contingunt, affectiones,*
» *quis pulsus, quis calor, quæ respiratio, quænam*
» *excretiones, attendendum. Indè ad ductum phæ-*

» *nomenorum, in sano obviorum, transeas ad expe-*
» *rimenta in corpore ægroto.* »

L'essai des médicamens sur l'homme sain était donc l'unique moyen de reconnaître les effets sur l'organisme, des substances médicinales, et Hahnemann se mit à les essayer sur lui-même et sur les médecins qui, comme lui, voulurent se soumettre aux expériences. Il reconnut deux effets, les *effets primitifs* des médicamens, et les *effets consécutifs* ou réactifs de l'organisme : ainsi, par exemple, la constipation pour effet consécutif à la diarrhée, effet primitif. Il reconnut encore que chaque médicament produit des effets particuliers, et que nulle autre substance médicinale ne peut en faire naître qui soient exactement semblables. Ce que Haller avait entrevu, car il dit :
« *Latet immensa virium diversitas in iis ipsis plan-*
» *tis, quarum facies externas dudùm novimus, ani-*
» *mus quasi et quodcumque cœlestius habent, nondùm*
» *perspeximus.* »

« De même, dit Hahnemann, que chaque es-
» pèce de plante diffère de toutes les autres dans
» sa configuration, son mode propre de végéter
» et de croître, sa saveur et son odeur; de même
» que chaque minéral diffère des autres par rap-
» port à ses qualités extérieures et à ses propriétés
» chimiques, circonstance qui aurait déjà dû
» suffire seule pour éviter toute confusion ; de
» même aussi tous ces corps diffèrent entr'eux à

» l'égard de leurs effets *morbifiques* et par con-
» séquent de leurs effets curatifs. Chaque subs-
» tance exerce sur la santé de l'homme une in-
» fluence particulière et déterminée qui ne per-
» met pas qu'on la confonde avec une autre.

» Quand on étudie les effets des médicamens
» sur l'homme bien portant, on ne doit pas per-
» dre de vue qu'il suffit déjà d'administrer les subs-
» tances dites héroïques à des doses peu élevées,
» pour qu'elles produisent des changemens dans
» la santé même des personnes robustes. Les mé-
» dicamens d'une nature plus douce doivent être
» donnés à des doses plus élevées quand on veut
» éprouver leur action. Enfin, lorsqu'il s'agit de
» connaître celle des substances les plus faibles,
» on ne peut choisir pour sujets d'expérience que
» des personnes exemptes de maladie, il est vrai,
» mais douées cependant d'une constitution déli-
» cate, irritable et sensible. »

Chaque médicament doit être parfaitement pur, et l'expérimentateur soumis à un régime seulement nourrissant.

Les métaux sont préparés par la trituration.

Les sucs des plantes doivent être recueillis et mêlés par égales parties à l'alcool.

Les sels et les gommes ne doivent être dissous dans l'eau qu'au moment même où l'on va en faire usage.

Celui qui expérimente doit être tout entier à

son expérience ; il doit observer avec le plus grand soin les changemens survenus dans son état habituel, étudier ses sensations, etc. : le plus grand nombre possible de personnes des deux sexes doivent être soumises en même temps aux expériences pour mettre en évidence les symptômes différens éprouvés par les deux sexes.

On ne peut connaître les véritables vertus d'un médicament que lorsqu'il a été essayé dans différentes circonstances et à plusieurs reprises par un grand nombre de personnes.

Pour connaître l'ordre dans lequel le médicament produit ses symptômes, il est nécessaire de ne prendre qu'une seule dose assez forte, et des expériences précédemment faites peuvent seules l'indiquer.

Tous les symptômes de la substance ne se montrent pas chez les mêmes personnes ; ainsi, la première personne éprouvera tel symptôme que la sixième seule aura éprouvé ; tel autre que la seconde et cinquième auront éprouvé ; tel autre symptôme que toutes auront éprouvé.

Ce n'est donc que par des observations multipliées que l'on parvient à connaître, d'une manière à peu près complète, les élémens morbides qu'un médicament a la puissance de produire.

On se tromperait encore si l'on croyait que les homœopathes en sont réduits à prononcer sur la parole du maître, en affirmant que les médica-

mens homœopathiques produisent sur l'homme sain des désordres analogues à ceux qu'ils sont aptes à guérir sur l'homme malade. Si on avait fait de l'homœopathie une étude approfondie, on saurait que Hahnemann et ses disciples, et même des personnes tout-à-fait étrangères à l'homœopathie, placées dans des conditions et dans des lieux différens, ont répété les expériences de Hahnemann, et que, pour un grand nombre de substances, ses disciples ont expérimenté avant lui. Et c'est le résultat combiné d'expériences faites en des temps et en des lieux différens, qui ont permis d'arrêter le tableau de chaque substance pathogénétique aujourd'hui connue. L'expérimentation sur les animaux est venue aussi confirmer l'expérimentation sur l'homme sain, et cet accord merveilleux a permis d'asseoir la loi des semblables sur une base qu'il est plus facile d'attaquer que de détruire.

Que ceux qui pourraient regarder comme inutile de connaître les effets des médicamens sur l'homme en santé, veuillent bien réfléchir que c'est précisément parce que l'on n'a jamais essayé et employé ces substances que dans l'état de maladie, qu'il n'arrive jamais de leur voir produire, dans un second et un troisième cas, les résultats qu'on en avait obtenus dans un premier. Car, comme chacun des états morbides de l'organisme varie quant à la nature de ses rapports

dynamiques avec le monde extérieur , par conséquent aussi avec les médicamens, de même chacun de ces derniers produit, dans un cas morbide donné, un effet différent de celui qu'il détermine dans tous les autres; de sorte que l'expérimentation, *ab usu in morbis*, ne procure point de résultat constant, n'apprend jamais ce qu'il peut et ne peut pas faire. Au contraire, la connaissance des effets d'un médicament sur l'homme en santé procure une sorte de point fixe, d'où l'on peut ensuite partir pour chercher d'autres résultats.

Au surplus, pour celui qui veut connaître la manière de procéder dans l'essai des médicamens sur la personne saine, il ne faut que lire ce que dit là-dessus Hahnemann dans son *organon.* Il entre dans les plus longs détails, et on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration sur la persévérance de cet homme de génie dans la recherche des douleurs que peuvent produire les différentes substances médicinales qu'il a essayées avec ceux qui se sont dévoués à ce genre d'expériences.

Ces quelques lignes, qui ne sont que l'abrégé le plus succinct de tout ce qu'il y aurait à dire encore, suffiront pour montrer que l'homœopathie s'est entourée de toutes les précautions nécessaires pour obtenir des observations pures et dégagées de toute influence étrangère. Ses travaux sur l'action propre des médicamens, consignés

dans ses matières médicales, constituent donc réellement, s'il est permis de se servir de l'expression de Hahnemann, *un code épuré des lois de la nature* dans ses agens pathogénétiques. Sans doute il reste beaucoup à faire encore, mais espérons que le temps viendra accroître le nombre des deux cent trente déjà connus.

Tout s'enchaîne, dans la doctrine de Hahnemann, avec une précision admirable.

Connaissant les effets des substances médicinales sur l'organisme;

La loi d'après laquelle on peut guérir d'une manière prompte, sûre et durable étant trouvée;

Reste à savoir à quelles doses les médicamens doivent être administrés. Je n'ignore pas que j'en suis arrivé au point de la nouvelle doctrine qui rencontre le plus d'incrédules, et comment s'en étonner quand on songe à la différence qui existe entre les doses dont fait usage l'allopathie, et les doses si minimes et non moins efficaces de l'homœopathie.

SUR LES DOSES INFINITÉSIMALES.

On prétend que celles-ci sont trop faibles pour être efficaces.

On oublie d'abord le principe d'après lequel le médicament est administré.

On en juge d'après des idées arrêtées d'avance dans son esprit; on laisse de côté une découverte im-

portante faite en médecine : cette découverte consiste en ce que le broiement et la succussion des substances médicamenteuses développent en elles des vertus qu'on ne soupçonnait même pas. Cependant plusieurs phénomènes de la nature nous fournissent quelques indices de cette manifestation de force. Le frottement d'un disque de verre développe une étincelle électrique puissante, néanmoins impondérable. Par des frictions, on ranime la vie presque éteinte dans l'asphyxie ; en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, on produit une flamme pétillante. Pourquoi ne plaisante-t-on pas sur tous ces phénomènes? D'ailleurs, ne trouve-t-on pas, dans les auteurs, des exemples où des doses infiniment petites ont procuré des guérisons radicales?

M. Anglada rapporte qu'une dame hémiplégique qui avait épuisé toutes les ressources de l'art, vint aux eaux d'Escaldas; qu'elle prit un bain d'un quart d'heure tous les deux jours; dès le sixième, les symptômes s'amendèrent sensiblement. Vers le vingtième jour, elle put marcher sans secours étrangers, quoique avec peine, et la guérison devint bientôt entière.

Le même auteur cite l'exemple d'un boulanger de Narbonne qui était en proie depuis plus de deux ans à un catarrhe vésical qui s'accompagnait de douleurs sourdes dans la région des reins et d'une irritation gastro-intestinale très-pénible : il fut en-

voyé aux eaux de Moltig. La sensibilité gastro-intestinale était tellement exaltée, que l'ingestion de l'eau minérale pure lui causait une surexcitation contre laquelle il fallait employer les antiphlogistiques et les adoucissans. On se borna à lui faire prendre, *tous les deux jours*, de petites doses d'eau thermale coupée avec de l'orge, et à lui faire prendre un bain tempéré. En peu de temps il guérit.

Les eaux minérales ne sont-elles pas des dynamisations naturelles qui contiennent des quantités très-faibles de substanees médicamenteuses? et leur action, lorsqu'elle est favorable, n'a lieu qu'en vertu du principe homœopathique. En effet, lorsqu'on en prolonge l'usage, elles font fréquemment disparaître et reparaître alternativement d'anciens maux long-temps inaperçus et des symptômes tant anciens que nouveaux, parmi lesquels on ne doit pas oublier de mentionner divers exanthèmes provoqués par ces eaux, qui s'effacent ensuite avec lenteur pour faire place à la guérison.

Un médecin rapporte avoir guéri un eaneer ulcéreux de la lèvre avee un centième de grain d'hydrocyanate de potasse donné tous les quatre jours. Le traitement dura deux mois. (Journ. méd.)

Ne donne-t-on pas le muriate d'or par seizième de grain, le sublimé par quarantième, cinquantième de grain? Ne fait-on pas vomir avec le quart d'une pastille qui ne renferme qu'un vingtième de grain d'ipécacuanha? Ne fractionne-t-on pas

l'opium, la belladone, l'aconit par vingtième et trentième de grain?

Rien n'est donc arrêté quant à la limite des doses.

Il est vrai que Hahnemann prescrit ses médicamens à des doses d'une exiguïté presque incroyable. On pourrait dire qu'il emploie la poussière de ses métaux et de ses terres, ou la vapeur de ses sucs végétaux, comme s'il voulait appeler à son aide ce qui est inaccessible aux sens. Mais que signifient réellement les mots grand et petit? Est-ce d'après les idées qu'on y attache qu'il faut juger de la valeur des choses. Un bloc informe flatte-t-il plus nos yeux que la figure qu'en fait sortir un artiste habile? Un morceau de fer qu'on avalerait produirait-il un effet plus fort que quelques grains de limaille? Des masses d'or, de plomb, de cuivre, traversent le corps vivant sans lui porter aucune atteinte, tandis que ces métaux divisés, oxydés ou dissous causent de redoutables accidens. Des flèches empoisonnées qui conservent encore leur funeste action au bout de plusieurs siècles, attestent combien certaines substances peuvent devenir inaccessibles aux sens et cependant conserver leurs propriétés inhérentes. Le vaccin survit encore dans les croûtes desséchées et tombées depuis long-temps. Le principe contagieux de la peste peut traverser les mers dans une lettre ou une étoffe qui avaient été en contact avec

une atmosphère infectée. A la vérité ce sont là des influences dangereuses douées d'une grande énergie; mais le principe actif des substances moins énergiques peut aussi opérer une action dès que l'on ne lui laisse que la plus petite quantite possible.

Est-ce qu'il n'y a que la partie pondérable du médicament qui soit le véhicule de sa vertu? Depuis quand les forces sont-elles pondérables? Peut-on peser le fluide électrique, le fluide magnétique? Quel est le poids de l'impression morale qui, en un moment, ranime l'homme malade et paralyse un homme bien portant? En combien de millions de parties la force active d'un grain de musc doit-elle se diviser pour remplir d'odeur, pendant des mois entiers, toute l'étendue d'une vaste chambre journellement aérée, c'est-à-dire pour affecter énergiquement les nerfs, sans que ni la masse ni l'énergie de la substance subissent de notable diminution?

On objecte que les miracles de l'homœopathie ne sont pas dus aux doses ridiculement minimes usitées par elle; qu'il est absurde d'attribuer un pareil pouvoir à des atomes dont la vertu a sa source dans une imagination exaltée; que le résultat dépend de la sévérité du régime et du soin d'écarter tous les agens médicinaux. On oublie d'abord, par excès de zèle sans doute, qu'involontairement on confirme ainsi une des plus im-

portantes assertions de l'homœopathie; que beaucoup d'affections chroniques sont entretenues par l'excès des médicamens qu'on leur a opposés et qu'on leur oppose encore, et que le meilleur remède, contre la plupart d'entr'elles, est de n'en faire aucun.

Si c'est le régime qui guérit, n'est-ce donc rien que le régime? Que ne le prescrit-on pas à ses malades, ce régime composé de bœuf, de mouton, etc.?

Est-ce à l'imagination seule que les globules ont affaire, chez les gens de la campagne, les maniaques, les enfans affectés du croup, et guéris homœopathiquement? Est-ce à l'imagination des animaux? M. Marson, capitaine instructeur et commandant en chef les infirmeries du camp de Lunéville, vient de faire un rapport au ministre de la guerre, dans lequel il affirme que plusieurs chevaux morveux et farcineux viennent d'être guéris homœopathiquement par M. Leblanc, vétérinaire; et il ajoute que plusieurs de ces chevaux étaient dans les infirmeries depuis huit mois; que tous les traitemens ordinaires avaient été auparavant mis en usage sans aucun succès. Malheureux globules, qui parlez à l'imagination même des animaux!

Kopp, dans un livre écrit avec réserve, sage critique et équité, qui, pendant six années, a fait des expériences sur l'homœopathie, reconnaît for-

mellement la découverte en ce qui concerne l'atténuation presque indéfinie des substances médicamenteuses, et assure y avoir eu souvent recours avec succès. « Si j'étais appelé à prononcer comme » juré, ma conscience ne me permettrait pas de » m'exprimer autrement : oui les décillionièmes » déploient des vertus curatives déterminées, mais » je crois cependant qu'en général leur action se » fait sentir avec plus de forces chez les malades » sensibles et irritables, et que ces cas là sont » ceux où il convient surtout de les employer. »

On ne peut attaquer une pareille déclaration, fondée sur l'expérience, qu'à l'aide de faits contraires, également fournis par l'observation. Comment arriver à ce résultat, sinon en répétant et multipliant les essais homœopathiques ? C'est au temps seul qu'il appartient de résoudre complètement la question.

Je terminerai par dire que les adversaires les plus éclairés de la nouvelle doctrine, tels que Kopp, Hufeland, Jœrg, ont reconnu l'effet des doses infinitésimales : on n'objectera pas, nous l'espérons, que ces noms, si puissans en Allemagne, n'ont aucune portée chez nous ; car on pourrait facilement rétorquer l'argument. Quiconque recherche la vérité ne doit être d'aucun pays.

Voilà de la théorie ; mais la théorie est peu de chose quand l'expérience ne vient pas en démontrer la vérité : il y a toujours des objections à

faire; mais un fait, comment le nier? Eh bien! ce sont les faits eux-mêmes qui ont donné lieu à la théorie homœopathique : ce n'est pas *à priori* que Hahnemann a découvert le principe *similia similibus*; c'est dans l'expérience des siècles qu'il en a pris des exemples, dans les essais qu'il a faits sur lui-même qu'il l'a vue confirmée. Ce n'est point tout d'abord qu'il est arrivé à donner de faibles doses; c'est l'expérience qui lui en a fait sentir le besoin; et s'en prendre uniquement aux petites doses pour repousser sa doctrine, c'est s'en prendre à l'expérience elle-même, et vouloir le punir d'avoir découvert qu'un grain d'extrait agit moins bien, moins sûrement, moins vite que des globules d'une dynamisation élevée.

L'homœopathie demande la défiance; elle la provoque; elle demande seulement que l'on suspende son jugement jusqu'à ce qu'on l'ait étudiée et appliquée. C'est sur le terrain de l'expérience qu'elle demande à être placée : la théorie pour elle n'est que secondaire.

FIN.